

Deo gratias

Le jour du marché



de plume en plume

Le jour du marché

Comme chaque semaine, depuis 10 ans, je marchais au milieu de la foule de ce marché qui avait lieu le samedi matin. Un grand rite hebdomadaire qui plaît au plus grand nombre, tout le monde y vient, davantage pour rencontrer les autres que pour remplir son caddie de victuailles. Cette habitude ordinaire fait partie des us et coutumes de la région, c'est paraît-il la manière la plus efficace de créer des liens, de se socialiser. J'avais emménagé dans ce joli coin d'Auvergne, en ce département que d'autres considèrent comme « la France profonde », avec le cœur rempli d'espoir. C'était une évidence, j'allais probablement me faire tout un tas d'amies.

Quand je suis arrivée, en mars 2012, après une hospitalisation douloureuse en région parisienne, sans connaître personne ou presque, je me disais que ce n'était qu'une question de temps. À cette époque, je ne désirais qu'une chose : quitter Paris, la triste capitale qui ne ressemblait plus du tout à celle que j'avais connue dans mon enfance. Contrairement à cette période de l'innocence, je n'appréciais plus l'odeur du métropolitain, ni les squares oasis qui ponctuaient les rues, pas même les monuments que je ne pouvais plus visiter sans risquer les bousculades et le stress. Non, ce n'était plus possible. Je devais quitter la Ville qui n'avait plus rien de Lumière hormis mon souvenir.

J'avais donc déposé mes bagages dans cette préfecture de densité moyenne. Les rues pavées, les roches anciennes, je trouvais le tout charmant. Les maisons robustes dont l'histoire m'interrogeait : certaines avaient connu st Dominique, Ste Agnès de Langeac ou st

François Régis. Ville pèlerinage du Moyen Âge où des milliers de pèlerins se rendent chaque année pour le départ des chemins de St Jacques de Compostelle. Oui, j'y serai bien. Je n'en doutais pas.

Arborant les étals des vendeurs, j'avancais en cette fin de semaine, dans ce lieu chargé d'un passé lointain et d'un présent tout simple, à la hauteur de mes nerfs fatigués. Je déambulais au gré des marchands qui criaient les prix de leurs articles. Les gens souriaient, prêts à se laisser convaincre par le plus offrant. Parvenue à l'angle de la place de la Mairie, je continuais mon chemin. Je voulais me rendre à l'Église, reprendre souffle et me reposer du bruit. Alors que je franchissais le seuil, par une porte imposante aux gonds gigantesques, avec ses fresques sculptées sur chaque battant, je fus saisie par l'obscurité qui m'accueillit.

En ce mois de février, le froid imprégnait tout : le corps, le bonnet sur ma tête, mon écharpe, mes jambes surtout. La buée de mon souffle se répandait à la plus petite expiration. Mes muscles figés par l'humidité ambiante avaient bien du mal à se décontracter. Il me fallait du temps. Je sentis très vite que cette église n'était que très peu chauffée. Le coût de l'énergie rendait quasi impossible toute tentative en ce sens. La température vous saisissait complètement. L'humidité et l'odeur de la pierre délaissée rendaient le tout difficile à supporter.

Je frottai mes mains puis soufflais sur elles. Je m'assis au fond, près de la porte d'entrée. Avant de remonter le long de la nef jusqu'à l'Autel, je voulais prendre mon temps. Celui nécessaire pour réaliser qu'ici, on n'était plus sur la place du marché, mais dans une église où le silence était de mise. J'éteignis mon portable, il ne s'agissait pas de déranger quiconque. À vrai dire, deux ou trois personnes

seulement arpentaient les côtés. Ils y trouvaient toute une suite de chapelles dédiées à différents saints. La lumière n'était pas très importante, les trois lustres qui pendaient au milieu n'éclairaient pas mieux que quelques bougies à bout de souffle. Comme moi.

Sur ma chaise, je restais là. Immobile. Je tentais de prier. En vain. Le froid rendait la chose mal aisée. Puis, avec le calme qui commençait à descendre en moi, je me rendis compte qu'une femme était assise cinq rangées plus haut. Ses longs cheveux bruns éparpillés tout le long de son dos voûté m'impressionnaient. Sa grande barrette pour en maintenir une partie rassemblée sur l'arrière de sa tête me fit tout de suite comprendre qu'elle était jeune. Probablement pas plus de la trentaine. C'était une évidence. Son sac en tissu sur une chaise vide placée à ses côtés était bien rempli. Probablement des produits du marché qu'elle avait dû, elle aussi, traverser pour venir jusqu'ici. Son corps penché sur le devant ne craignait manifestement pas le froid. Elle ne bougeait pas d'un millimètre. À aucun moment, je ne la voyais remuer. Elle était comme figée dans sa prière, revêtue d'une petite veste bleue, avec autour du cou une écharpe couleur framboise. De là où je m'étais installée, je ne voyais rien d'autre que cette silhouette recueillie, de dos, telle une statue sans aucune oscillation. Aucun mouvement. Rien. Pas même le plus léger.

J'enviais la qualité de son recueillement, mais je m'interrogeais aussi. Qui était cette jeune femme ? Pourquoi était-elle venue ? L'avait-elle prévu ? Que disait-elle au Bon Dieu ? Qu'espérait-elle ? Était-elle vraiment croyante ? Quels étaient ces soucis ? Ses espoirs ? Ces besoins ? Quel drame fracturait sa vie ? Est-ce que sa famille lui donnait de la joie ou bien au contraire était-elle un sujet de

tourments ? Une forme humaine, penchée en avant, que rien ne venait troubler, avait forcément des malheurs plein sa besace ! N'était-ce pas une évidence ? À quoi ressemblait son visage ? Avait-il encore les traits poupons de la jeunesse sans rides ? Ou bien au contraire plein de traces visibles d'une face marquée par la douleur ? Avec des tatouages improbables ou des boucles d'oreilles affreuses ? Aimait-elle prendre soin de son apparence ? Ou revendiquait-elle le droit de s'en moquer pour s'attacher à l'essentiel ?

Toutes ces questions sans réponse me traversaient l'esprit alors que j'essayais de murmurer quelques prières au fond de moi. Le froid toujours, troublait ma bonne volonté. J'étais transie. Cependant, je parvins lentement à réciter les paroles de mes dévotions préférées. Rien n'est désuet quand il s'agit de foi ou d'amour. Pour m'en convaincre, j'avais lu depuis peu cette citation qui m'avait marquée : « L'Amour se dit toujours sans jamais se répéter ». J'en étais convaincue en effet. Je récitais maladroitement les prières que je connaissais par cœur à défaut de plonger dans une oraison profonde. La température me maintenait en surface, un peu comme un poisson juste sous la glace.

La jeune femme là, devant, ne remuait toujours pas. Elle finissait par occuper tout l'espace de mon mental. Je finis par prier pour elle, sans la connaître, sans la voir. Elle ne pouvait pas deviner les interrogations que sa présence suscitait. Qui était-elle ? Aimait-elle la vie ? Depuis combien de temps était-elle là ? Est-ce qu'elle s'était endormie ? Quel âge avait-elle ?

Pour mettre fin à ce discours intérieur qui s'imposait à moi, je me suis penchée, comme elle, pour tenter de prier davantage. M'extraire de ce décor, de cet hiver, de ce brouhaha intérieur. *Allez, recueille-*

toi, le Bon Dieu est là et toi tu piailles comme un oiseau bavard !
M'exclamais-je dans un sourire moqueur à mon endroit.

Rien à faire. Elle était là. Statufiée. Et moi derrière. Submergée de distractions. Je me mis à penser à ma vie. À mes difficultés, à ma solitude surtout. Moi qui n'avais pas réussi, depuis tant d'années à garder des liens, à en créer, n'étant pas du « coin ». Est-ce une offense de l'affirmer ? J'étais à la fois victime de mon fonctionnement autistique sous-jacent et de la xénophobie courante. Pourquoi le nier ? Il n'est jamais facile de s'intégrer dans une région qui n'est pas la vôtre.

Comment se fait-on des amies ? Comment les approcher ? Quand sait-on que oui, c'est le moment, on peut parler en profondeur et devenir complices ? Comment font les oiseaux migrateurs pour décider d'un seul et même mouvement qu'il est temps de se rassembler tous ensemble pour voguer vers de nouveaux cieux ? Comment fait-on pour reconnaître qu'il est temps de construire une amitié solide faites de rires et de partages ? Je n'avais jamais su. J'ai longtemps singé les autres. Je me rappelais mes tentatives passées : *Allez ma vieille, approche-toi, sois cool, donne le change, souris !* Bonne comédienne, je réussissais. Mais ce qui est fabriqué n'est pas inné. Il est écrit dans l'Évangile, qu'une maison construite sur le sable ne peut pas durer, seulement celle construit sur le roc. Celle-là seule était capable d'affronter tous les vents et les marées sans s'écrouler. Alors, évidemment, malgré mes exploits théâtraux, aucune amitié ne tenait dans le temps. Je n'avais jamais eu le mode d'emploi.

Je me souvenais, j'avais 18 ans, je n'osais parler à personne dans le lycée, encore moins dans ma classe. Pendant les récréations, je lisais

st Jean de La Croix, Pascal, Thérèse d'Avila tandis que les autres parlaient du dernier jeu à la mode, des walkmans, des derniers tubes de Marc Lavoine et des pantalons jacquard super trop « fun ». Un jour, un peu comme une bouteille à la mer, j'avais remarqué une autre jeune, un peu seule elle aussi. Je ne savais pas comment l'aborder. Comment être son amie ? Devais-je lui sourire ? Me rapprocher d'elle pendant un cours ? Demander son aide pour un devoir ? J'avais tenté le tout pour le tout, en plein cours de mathématique, auquel je ne comprenais rien, je lui avais transmis un petit mot : « *Veux-tu être mon amie ?* ». Elle avait été très étonnée. Jamais on ne l'avait abordée ainsi. La peur m'avait saisie. Dans un grand rire mi-amusé, mi-contente, elle accepta. « On ne me l'avait jamais fait celle-là ! Tu pouvais venir me voir ! Pas besoin de m'écrire ! C'était plus simple ! ». L'amitié était née malgré son commencement atypique.

Bien des années plus tard, à un stage informatique, alors que l'ambiance était bonne entre toutes les participantes, je me demandais comment faire pour créer du lien avec toutes ces femmes, la plupart mariées et mères de famille, alors que j'étais célibataire, sans enfant. Elles avaient l'air bien sympathiques, et, vu l'esprit d'entraide pendant les exercices sur Word, je désirais vraiment vivre une amitié avec l'une d'entre elles. Au moins une seule. J'en avais repéré une. Très comique, toute joviale, je me disais : *ça pourrait coller après tout ?* Je l'avais entendue provoquer les rires des autres participantes. Je retenais l'effet que produisaient certaines de ses phrases : « J'ai fait des folies avec mon corps », « Après deux ans, en général, dans un couple, c'est là que les soucis commencent ! », « Il ne faut jamais épouser le premier ! » etc. Ces phrases, soi-disant

chargées de vérité, j'avais remarqué qu'en les prononçant, j'étais assurée d'attirer les rires, les boutades et l'attention. D'autres expressions avaient ce même pouvoir, par exemple : « Qu'est-ce qu'elle me fait ? », ou bien : « Juste un plan cul c'est tout ». J'étais déconcertée. Je comprenais que les histoires de drague, de séduction, de la vie en couple étaient leur sujet préféré. Dans un souci de m'intégrer, à plus ou moins bon escient, je prenais mon courage à deux mains, je répétais ces mêmes paroles. Mélangées à leurs discours féministes ou sectaires, moqueurs ou superficiels, cela passait très bien. Et, ce, en dépit de mon célibat qui les interrogeait. Du coup, je me sentais forcément capable de devenir amies avec l'une d'entre elles. Mon choix se posa sur la plus extravertie de toutes. À la fin de la semaine, au moment où nous nous apprêtions à nous séparer, j'avais demandé à cette femme, à voix basse : « Vous voulez bien être mon amie ? ». Elle se mit à éclater de rire, si fort, dans un fracas épouvantable, comme un vase jeté à terre. Rien de moins. Elle répondit devant tout le monde qu'elle prenait à témoin : « Non, mais n'importe quoi ! Elle est bonne celle-là ! Elle veut qu'on soit amies ! Comment elle s'y prend ! Oh l'autre ! ». Fou rire général. Profondément blessée, je m'étais enfuie. Sans excuse. Tant pis pour les retombées professionnelles.

Des souvenirs similaires peuplaient mon intériorité alors que j'étais là, assise derrière cette humaine figée aux longs cheveux qui pleuraient sur son dos. Mon cœur se tordit. *Allez, voyons, pourquoi penses-tu à cela ? Reviens au présent ! Prie !* Je fermais les yeux. Dans un effort désespéré pour me concentrer. Rien à faire. Impossible. Décidément, des forces invisibles en avaient décidé tout autrement. Il était écrit que je n'étais venue que pour observer

l'immobilité d'un être en prière dont j'ignorais tout.

Je me suis alors demandé : *Et si avec elle, ça marchait ? Si je l'approchais pour lui demander : « Est-ce que vous voulez être mon amie ? »*. J'imaginai tous les scénarios possibles.

Le visage baigné par les larmes de son oraison que j'interrompais, je la voyais qui me regardait de ses deux grands yeux moqueurs, irritée : « Écoutez, laissez-moi là ! Vous ne voyez pas que vous me dérangez ? ! ». Mon cœur se mit à palpiter comme un oiseau blessé rien qu'à cette idée.

Ou bien alors, je ferai face tout d'un coup à une personne très charitable, pleine de douceur calculée, qui n'aurait rien de naturel, si ce n'est son souci de respectabilité religieuse : « Voyons, vous n'avez qu'à vous rendre aux réunions organisées les dimanches pour les personnes seules. Ce sont des rencontres conviviales ! ». Je l'imaginai même me donner la feuille d'informations à cet effet qu'elle aurait recherchée pour moi sur la table du fond. Près de la sortie, à côté de tous les autres feuillets, sur le tableau d'affichage. Puis d'un sourire qui se voulait courtois, on est toujours courtois dans ces cas-là : « Voilà pour vous ! Bonne chance ! Au revoir » avec le souci évident que je ne reste pas près d'elle.

Envisager cette dernière modalité de rencontre me fit frémir, je l'avais déjà vécue. C'était atroce de sentir cette façon toute mielleuse, parée du manteau de la bonne conscience, ce style « dame patronnesse », que parfois, certaines personnes arborent. Non, je détestais cela. Ce n'était pas possible. Je préférerais de loin quelqu'un qui me dirait : « Écoutez, là, vous voyez, je n'ai pas le temps. J'aurai aimé mais ce n'est pas possible, laissez faire la vie, allez vers les autres ! Au revoir ! ». C'était moins poli mais tellement plus vrai. Au moins, cette dernière ne se donnerait pas bonne allure, elle ne se

mentirait pas, elle ne polirait pas la belle image qu'elle désirait donner d'elle-même. Non, elle ne se déguiserait pas en bonne chrétienne. En fait, de la condescendance.

Je me mis à bailler. La femme juste devant se mit à bouger légèrement. Une foule de questions continuaient à me traverser : Allait-elle se lever ? Partir ? Est-ce que je verrai son visage ? Est-ce qu'elle me sourirait ? Me verrait-elle seulement ? Elle partirait comme ça, sans un mot sans un regard, alors que je la déposais, là, dans les bras de la Vierge Marie, à me demander qui elle est, ce qu'elle fait, d'où elle vient, ce qu'elle veut, quelle est sa vie. Non, c'était inenvisageable. Ce serait trop dur. Déjà je l'aimais. Déjà j'y étais attachée. Elle n'avait pas le droit de partir. Pas le droit de sortir sans que je la connaisse. Au moins son visage, la couleur de ses yeux, la forme de sa bouche, les traits gracieux ou non de ses expressions. Je ne voulais pas. Je me suis dit alors : *Si elle se lève pour aller dehors, je lui barrerai le passage, avec mon bras, là, stop ! Interdit !* Je me mise à rire dans mon col à la douceur molletonnée. *Enfin voyons, arrête dont ! Tu sais pourtant bien que tu ne le ferais pas ! Jamais tu n'oserais !* C'était vrai. Mes rêveries ne collaient pas avec la réalité de ma personnalité.

Je me souvenais des adieux en forme de mouchoirs, des au revoir qui ne se revoyaient jamais, des départs temporaires qui n'avaient rien de transitoires, des promesses non tenues. Je me souvenais si bien de tout. Quand il s'agit de se quitter, mon cœur éclate, il se brise sur le sol. Il devient liquide, en miettes, qu'importe la métaphore. Il en crève. Oui, c'est cela. Il en crève. Voilà la vérité.

Après des semaines de vacances partagées avec d'autres enfants, des jours et des jours de rires et de jeux, malgré mes difficultés

personnelles, venait toujours le moment de se séparer. Je ne comprenais pas. Leur peine sincère n'avait rien de commun avec moi. Elle semblait les effleurer puis s'en aller comme un oiseau farceur. Tandis que moi, moi, je restais plombée sur la terre, enfoncée comme les clous qui le traversaient sur la Croix. Moi, à chaque adieu, c'est un cri qui hurle sans écho pour lui répondre, c'est un quai de gare qui refuse le train qui s'en va, c'est une larme qui ne tarit pas.

Après des mois à vivre ensemble, que ce soit en communauté, à l'école, à un stage, quelles que soient les raisons, se quitter, pour tous les autres, cela semblait logique, naturel. Mais moi, moi, je deviens un navire qui échoue sur une île inhabitée. C'est plus qu'un abandon. C'est une déroute, un naufrage, un désastre.

Le pire, oui, l'atroce réalité qui se fait jour dans les mois ou les années qui suivent, quand je revois ces mêmes âmes que j'avais tant aimées, et qui, oh, cruauté, ne se souviennent plus, ou bien s'étonnent de mon attachement passé.

Alors, oui, cette femme, là, posée sur cette chaise, la troisième à partir de la droite, à la 5^e rangée à compter du bénitier de l'entrée, elle ne pouvait pas s'en aller comme ça. Ce serait trop cruel. Je l'aimais tant déjà. Je mis ma tête entre mes mains, quelques minutes, pour sentir, assise sur les genoux du ciel, la caresse d'une mère sur mon visage d'enfant blessé. Marie, la femme douloureuse. L'Immaculée, avec toujours dans les bras, le corps de son fils martyrisé. Toujours dans ses mains, nos chagrins, nos souffrances. La douleur, elle connaît. Sans elle que serait la beauté des mères ? Pas une, non pas une seule ne pouvait égaler cette tendresse dont elle m'entourait dans cette église au charme hivernal. Je me disais : *Ce*

lieu sacré, on dirait qu'il hiberne, loin des hommes qui l'ont quitté ! Quant à ma mère du ciel, elle connaît si bien les déchirures ! La tête posée contre son cœur, la voilà qui me raccommoait. Comme à chaque fois.

Je me redressais. Pleine de courbatures. La femme levait enfin la tête mais je ne pouvais toujours pas la voir. Je me disais : *Oh ce que je voudrais lui parler, m'approcher, doucement pour ne pas l'effrayer ! Peut-être qu'à ma demande d'amitié, elle me sourirait puis me dirait sans reproche : « Je suis de passage, je n'habite pas ici. C'est gentil ! ».* Elle me raconterait alors qu'elle était mariée, mère de deux enfants, que son mari viendrait la rejoindre dans une heure, qu'il avait un rendez-vous. Puis, là, elle me sourirait pour me faire comprendre qu'entre elle et moi aucun lien n'était possible. Je voyais le scénario, je pleurais presque à l'avance de cette inévitable impasse relationnelle. Il faudrait consentir. Comme toujours.

Était-ce à cause d'une montée d'angoisse ? Je ne sais pas. Ce dont je me souviens très bien c'était le scénario suivant qui s'invita dans mon âme esseulée. Je me voyais aller à sa rencontre, la regarder, et, là, oh stupeur ! Je voyais une femme affreuse, avec une grosse verrue sur le nez, la peau piquée d'un tas de trous et de boutons, les yeux loucheurs, avec une haleine de chacal. Elle me répondait passablement éméchée : « Pas moyen de cuver son vin ! ». Elle hoquetait, puis, dans un effort que rendait vain son état d'ébriété, elle cherchait à me taper. Paniquée, je m'enfuyais toute humiliée. Cette scène me choquait terriblement alors qu'elle n'avait jamais eu lieu. *Mais qu'est-ce qui me prend donc ! Quelle imagination fébrile ! Mais tu es ridicule !* Criais-je intérieurement. J'étais fatiguée par

mes propres turpitudes, sans doute en lien avec ma peur des autres et de leurs réactions.

Ouf ! Rien ne tel n'arrivera jamais ! Soupirais-je. Au lieu de cela, je la vis soudain qui se tenait le dos, elle était comme moi, tout endolorie par le bois des chaises sans confort. Elle se mit à arpenter les allées. Elle s'arrêtait devant chacune des chapelles sur les côtés. Je ne voyais toujours pas son visage. Juste son allure. Elle déambulait. Devant la statue de Notre Dame de Fatima à la couronne imposante mais dont le regard perdu au ciel semblait si éloigné de nous, la femme s'agenouilla. Pieuse, elle prenait tout son temps. Je me suis surprise à me dire : *Ce serait bien d'avoir une amie qui prend son temps, qui en a tout plein à donner. C'est devenu si rare aujourd'hui ! Les gens, pour la plupart, ont des airs d'horloges épuisées. Pas elle, c'est sûr, elle est comme moi, elle déteste se presser !* Puis, je réalisais la teneur de mes pensées, je résistais à l'envie de me gifler sur la joue par un : *Pffff ! Mais arrête donc, qu'est-ce que tu en sais ?*

Je l'observais. Elle se releva puis avança vers l'autre décor. Cette fois-ci, c'était une statue de Jean Baptiste qui baptisait le Christ. Devant, une grande corde rouge précédée d'une pancarte : *« Attention ! Cette chapelle est sous protection électronique. N'allez pas au-delà de la corde : vous déclencherez l'alarme. Merci. »*. La première fois que j'avais vu ce panneau, j'avais été déconcertée. Du coup, j'imaginai sa surprise à elle aussi. Je la voyais considérer les colonnes torsadées toutes dorées sur les côtés puis le marbre de l'autel. Que se disait-elle ? J'affirmais au-dedans de moi : *Si ça se trouve, elle ne pense à rien. Juste contemplative, elle prie dans un*

regard, sans jugement. Sans mots. Sans pensées ! Ce n'est pas comme moi !

Elle s'avancait encore, devant elle, un petit panier avec plein de petits papiers. Juste devant un encadré bleu : « *Vous voulez déposer vos intentions de prière ? Merci de les déposer dans cette corbeille* ». Allait-elle en placer une ? Plusieurs ? Se saisirait-elle de l'occasion ? J'attendais, je respirais à peine. J'avais peur d'interrompre son pèlerinage. Soudain, je la vis qui tournait, non, elle n'en ferait rien, elle désirait poursuivre sa visite.

L'escale suivante était devant un tableau de l'Enfant Jésus présenté au temple. Le Vieillard Siméon qui regardait le ciel dans une attitude de reconnaissance, et la Vierge Marie, les bras croisés sur le cœur, qui n'en finissait pas de s'étonner, admirative, devant son tout-petit. Son éternel magnificat résonne encore. Ce chant qui traverse l'espace et le temps, j'entendais encore son écho, là, aujourd'hui, à cet instant précis, dans les allées de cette église désertée.

La femme se rassit. Et moi, je commençais à me dire que finalement je n'étais venue ici que pour elle, pour la déposer dans cette corbeille aux intentions. Elle n'était venue, sans le savoir que pour m'aider à lui réchauffer le cœur, avec mes prières en forme d'édredon et de chocolat chaud. C'était un mystère dont j'ignorais tout. Le pourquoi, la finalité, l'explication m'échappait complètement. Je la confiais, à chaque grain de mon chapelet, à la chaleur de Marie, à ses bras, à son regard, à sa chaleur. Je la plaçais, avec moi, enveloppée de son manteau céleste et sous son voile. Elle ne le savait pas. Elle ne le saurait jamais.

Tout d'un coup, un enfant entra, accompagné de son père. Celui-ci me demanda où se déroulaient les confessions. Je lui montrai la

flèche dessinée avec un gros feutre pour guider la trajectoire. L'enfant me tendit un livret de coloriage dont il était tout fier, il mettait fin ainsi à mes pensées vagabondes, à mes invocations maladroites. Le père s'en amusa et je souris avec lui. Un peu gênée cependant d'avoir dû cesser ma contemplation souterraine, mon espionnage discret, pour une personne dont j'ignorais tout.

Cet intermède n'avait duré que quelques minutes à peine. Quand ils sont allés s'asseoir, je me retournais de nouveau. Elle n'était plus là. Elle était sortie pendant ce laps de temps. Partie. Envolée ! Mon cœur se mit à battre la chamade. Je n'en revenais pas. Comment était-ce possible ? Mais non, ce n'était pas permis ! Mais si, sa place était vide. Il n'y avait plus personne.

Je ne pourrai pas lui demander de devenir mon amie. Je ne saurai jamais ce qu'elle aurait répondu, je ne connaîtrai pas davantage le visage qui était le sien. Rien. Je ne connaîtrai jamais rien d'elle. Ma belle inconnue en forme d'oratoire qui m'avait réchauffée.

N'hésitez pas à entrer dans une église. Même si vous ne savez pas prier, qui sait ? Rien ne vous dit que dans ce lieu, il n'y aura pas quelqu'un qui priera pour vous.

*Comme moi, en plein cœur de l'hiver, ce samedi du mois de février,
le jour du marché.*



Publication certifiée par De Plume en Plume le 12-02-2023 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Deokratias](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Le jour du marché sur DPP](#)